

RÉPONSE de Mr. l'Abbé REGNIER, au Discours prononcé par Mr. l'Abbé Fleury, le jour de sa réception.

MONSIEUR,

IL y a desja long-temps que vostre mérite vous a acquis une place, dans l'estime de la Compagnie, où vous estes receu aujourd'huy. Que s'il nous estoit permis de nous aggrandir, il n'y a point de nom célèbre dans aucun genre de littérature, qu'en tout temps nous ne fissions gloire d'ajouter aux nôtres : mais renfermez dans des bornes estroites, nous n'avons pas le pouvoir de faire des acquisitions, pour nous accroître ; nous n'avons que la liberté de reparer nos pertes, à mesure qu'elles arrivent.

Celles que nous avons faites de l'excellent Académicien à qui vous succedez est grande : c'estoit un genie extraordinaire : il sembloit que la Nature eust pris plaisir à luy reveler les plus secrets mysteres de l'interieur des hommes, & qu'elle exposast continuellement à ses yeux ce qu'ils affectoient le plus de cacher à ceux de tout le monde. Avec quelles expressions, avec quelles couleurs ne les a-t-il point dépeints ! Escrivain plein de traits & de feu, qui par un tour fin & singulier, donnoit aux paroles plus de force qu'elles n'en avoient par elles-mêmes ; peintre hardi & heureux, qui dans tout ce qu'il peignoit, en faisoit toujours plus entendre, qu'il n'en faisoit voir.

Nous retrouvons en vous, MONSIEUR, des talents non moins heureux, dans un genre encore plus noble & plus élevé. Vous ne vous estes pas attaché à peindre, d'après la Nature, les défauts & les foiblesses des hommes : instruit par un plus grand Maître, vous vous estes appliqué à peindre, pour ainsi dire, d'après la Grace mesme, les effets de la Grace, dans les anciens Israélites, & dans les premiers Chrestiens ; & quels portraits admirables ne nous en avez-vous point donnez !

Il a paru à tout le monde que c'estoit en mesme temps le vostre que vous aviez fait, sans y penser. La candeur & l'innocence de leurs mœurs, leur probité, leur droiture, leur zele, leur piété, tout cela ne se trouve pas moins fidèlement représenté dans vostre personne, qu'il est véritablement exprimé dans vos écrits.

Vous avez fait voir dans celle des Princes *, à l'instruction desquels vous avez esté autrefois employé, ce que des qualitez si louables & des sentimens si vertueux, joints à une érudition profonde, peuvent sur de jeunes Plantes, qu'on s'attache à cultiver ; & on en voit encore tous les jours d'illustres marques, dans celuy de ces Princes qui nous est resté ; Prince appliqué à tous ses devoirs, sachant obéir, sachant commander, plein de douceur, de bonté, de justice, de valeur, & de fermeté ; & enfin aussi distingué par son mérite personnel, que par sa naissance.

Quelles esperances après cela, ne peut point donner la part que vous avez maintenant à l'instruction des trois jeunes Princes, qui doivent faire.

* Messieurs les Princes de Conti, & M. le Duc de Vermandois.

faire un jour le destin public, & sur l'exemple desquels le premier Royaume du monde doit se conformer ! Et que ne faut-il point en mesme temps se promettre, soit du merite & de la vigilance des excellents Hommes, qui ont esté choisis pour presider à une éducation si précieuse, soit de la capacité & de l'application de ceux qui ont esté appelez, pour y travailler avec vous.

Ce qui répond du succès plus que toute chose, c'est cette attention continuelle, que le Roi y apporte luy-mesme, au milieu de tant de soins, qu'il donne sans relâche, aux divers besoins de l'Estat, dont il est l'Ame & le Maître. Mais quoy ? mille qualitez, qui brillent dans ces jeunes Princes, ne nous promettent pas seulement des fruits, elles nous en donnent : Et cela estant, quelle obligation n'a point toute la France au grand Prince qui les élève de la sorte pour la félicité publique ! & quelles actions de grâces ne luy font-elles point deues, par la Religion, & par la Vertu, qu'il leur apprend à reverer ; par le merite, qu'il leur enseigne à recompenser ; & par les Lettres, dans l'amour desquelles il les fait instruire !

Cette dernière obligation nous regarde particulièrement, MESSIEURS ; & le meilleur moyen que nous ayions d'y répondre, c'est de nous exciter nous-mêmes, & d'exciter les autres, par nostre exemple, à les cultiver de plus en plus ; en sorte que la Posterité puisse avoir un véritable sujet de dire, qu'elles n'ont jamais plus fleuri, que sous le regne de LOUIS LE GRAND. Par là nous entrérons, en quelque façon, dans ses vœux & dans ses desseins ; & autant qu'il est possible, nous aurons trouvé une

digne

digne maniere de le remercier de ce qu'il fait pour les Lettres.

Car du reste, quand nous employerions continuellement à sa louange, ces mesmes Lettres qu'il a tousjours si magnifiquement protégées, & auxquelles il prepare une si haute protection pour l'avenir ; & quand nous ferions retentir incessamment du bruit de ses éloges, ce mesme Palais qu'il presse à nos Assemblées, que ferions-nous par-là pour sa gloire ? Tout l'Univers en est rempli, tous les temps à venir ne peuvent manquer d'en estre instruits ; reposons-nous sur ses grandes actions & sur les merveilles de sa vie, elles y ont donné bon ordre.

Vous avez sans doute pris soin, MONSIEUR, de les proposer pour modele aux jeunes Princes. De toutes les études où on peut les appliquer, c'est la plus digne d'eux ; de toutes les leçons qu'on peut leur donner, c'est la plus propre à leur concilier la veneration des Peuples, & l'admiration de toute la Terre. Quel avantage pour eux, de n'avoir besoin d'aucun exemple étranger, pour estre un jour par leur merite, ce qu'ils sont desja par la prerogative de leur origine, les plus grands Princes de l'Univers !

Ils sçauront, en étudiant ce grand Roy, ce que les Princes doivent à la majesté du Maître des Rois qui les a formez, à la dignité du rang suprême où il les a élevez, & au gouvernement des Peuples pour le bien desquels il les a fait naître. Ils ont en luy de grands exemples de tout ; d'une valeur que rien n'estonne, d'une fermeté que rien n'ébranle, d'une sagesse qui prevoit tout, & qui atteignant par tout en mesme-temps, donne le mouvement & la regle à toutes les parties du vaste Eilat qu'elle gouverne.

Il n'y a qu'une chose dont ils ne trouveront point de modele pour eux dans leur Ayeul. Maître de tout dès son plus bas âge, il n'a rien veu qui ne fust au dessous de luy, & qui ne dût estre soumis à ses volontez: Et ils ont à qui obeïr; ils ont à se former sur la sienne, & sur celle de l'auguste Prince à qui ils doivent la naissance.

Mais en cela mesme ils ne manqueront pas encore d'un illustre exemple domestique: ils en ont un grand en sa personne, & d'autant plus grand & plus considerable, qu'il le donne tous les jours, après avoir donné tant de marques éclatantes de ce qu'il est capable de faire en commandant.

Ce qu'il est pour le Roy, par une noble application à luy plaire, leur apprend ce qu'ils doivent estre & pour le Roy, & pour luy; & leur apprendra en mesme-temps, que la force & le bonheur des Estats consistent dans la parfaite union des principales Testes, & dans une juste subordination de toutes les autres à la premiere.

C'est par cette union, c'est par cette subordination, & par ce concert de volontez, qui concourent toutes à une mesme fin, sous les memes ordres, que la France, environnée d'ennemis, & attaquée de toutes parts, fait teste, elle seule, à un si grand nombre d'ennemis ligués contre elle. Et c'est aussi par là seulement qu'elle peut s'en promettre une glorieuse victoire, s'ils ne se portent enfin à accepter une Paix, qui leur a été tant de fois offerte, au milieu de nos succès, & que des esperances mal fondées leur ont tant de fois fait refuser.

Le souverain Arbitre de la Paix & de la Guerre!
Dieu,

Dieu qui tient le cœur des Rois & les volontez des Nations entre ses mains, qui commande aux vents & aux orages, & qui souleve & apaise les flots de la mer, quand il luy plaît, sçait dans quel temps il a résolu de rendre le calme à toute l'Europe, épuisée par une guerre si générale & si longue.

Mais je m'engage insensiblement dans des matières qui ne sont pas de nostre ressort. Je reviens donc à ce qui concerne uniquement l'Académie, & l'acquisition qu'elle vient de faire. Vous apportez parmi nous, MONSIEUR, tout ce qu'on peut souhaiter dans un excellent Académicien, un sçavoir qui a tout embrassé, une intelligence admirable des Livres saints dans leur source, un goût exquis, consommé dans la lecture de ces grands Originaux Grecs & Latins, que leur mérite & le contentement de tant de grands hommes & de tant de siècles, a consacré enfin, & qui nous touche encore de plus près, vous y apportez une connoissance parfaite de nostre Langue, & une pureté de style merveilleuse, qui fait le caractère particulier de tous vos Ouvrages.

Vous n'en avez point donné au Public, qui ne fust digne de luy & de vous, soit par le choix des matières, soit par la maniere de les traiter: mais l'Ouvrage immense que vous avez entrepris en dernier lieu, & dont les premiers volumes font desirer les autres avec ardeur, l'Histoire Ecclésiastique, matière véritablement digne de vostre profession, & de l'attention de tout le monde, ne demandoit pas un moindre fonds de courage, de pieté, & d'érudition, que vous en avez.

Quel secours ne pourrions-nous point tirer de

de vos lumieres, MONSIEUR, si l'assiduité que vous devez à vostre employ auprès des jeunes Princes, vous pouvoit permettre d'assister quelquefois à nos Exercices. Mais nous n'osions ni l'espérer, ni presque le souhaiter; & ainsi nous vous perdons, en quelque sorte, dans le mesme-temps que nous venons de vous acquérir.

Je me trompe; l'Academie ne peut compter comme une perte pour elle, ce qui tourne à l'avantage des Lettres & du Public. Elle ne se considere pas seulement dans ceux qui forment d'ordinaire ses Assemblées, & de la présence desquels elle jouit tous les jours; elle se regarde également dans ceux de son corps, que des fonctions importantes appellent ailleurs; & si elle sent leur absence, comme une Mere tendre, elle trouve de quoy s'en consoler, dans les differents sujets qui les éloignent d'elle, pour le service de l'État, ou de l'Eglise, & dans la part qui luy revient de leur gloire.

~~~~~

DISCOURS prononcé le 15. Juin 1697. par Mr. COUSIN, *Président en la Cour des Monnoyes, lorsqu'il fut reçu à la place de Mr. l'Evesque d'Acqs.*

MESSIEURS,

Si pour m'acquiter de ce que vous attendez de moy aujourd'huy je n'avois qu'à vous faire un remerciement, je ne manquerois pas de paroles; elles se presenteroient d'elles-mêmes pour vous

tel

témoigner ma reconnoissance. Mais la coutume de vostre illustre Compagnie, & l'exemple de ceux qui y sont entrez avant moy m'engageant, soit par devoir, ou par bien-seance, à parler de ceux qui ont eu le bonheur de l'establi, ou la generosité de la proteger, j'apprehende avec raison que ce que j'en pourray dire ne réponde pas à la dignité du sujet, & ne vous fasse reconnoître que vostre choix ne repare pas vostre perte.

Tout estoit recommandable dans l'Académicien que vous regrettez; illustre naissance, heureux naturel, erudition, politesse. Son profond savoir, & son fidelle attachement à tout ce qu'entourne la Morale la plus pure; à tout ce que produit la discipline la plus exacte le firent élever au plus haut rang de l'Etat Ecclesiastique.

La nécessité de ses fonctions le priva pour quelque temps des avantages de vostre Société, après quoy déchargé du poids de l'Episcopat, & delivré des soins qui en sont inseparables, il employa son loisir à recueillir ce qu'il y a de plus éclatant, & de plus solide dans les preuves sur lesquelles d'anciens Peres, & mesme de célèbres Rivaux de ce temps-cy ont établi les preuves de la Religion Chretienne, & à les fortifier de nouvelles Reflexions qui en découvrent de plus en plus l'évidence & la certitude.

Assidu à vos Assemblées, il y rechercha avec vous la perfection du langage, & y trouva des ames capables de rendre son Eloquence invincible, & de la faire triompher du mensonge, & de l'erreur.

On ne scauroit assez estimer l'importance de ces exercices. Lorsque d'excellens esprits résolurent sous le regne precedent de s'en faire une